

Moebius

La mer, au feu

Madeleine Monette

Le parfum

Numéro 137, mai 2013

URI : id.erudit.org/iderudit/69134ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, M. (2013). La mer, au feu. *Moebius*, (137), 57–62.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

MADELEINE MONETTE

La mer, au feu

Pour Angela et ses fils, Ian
et Max, de Belle Harbor

le froid du feu, son odeur
de goudron et d'étang croupi
parmi les débris calcinés
qui suintent, eau noire au fond
d'un décor coupé ras, plate
mosaïque incertaine du paysage
spongieux, de fondations rongées
en bassins terreux, dévastation
de dépotoirs envasés, aux restes
sertis dans de courtes mémoires
de boue fraîche pour archéologues
débutants, au-delà des désirs
à tort et à travers des pilleurs

furie de torches tenaces
sur l'îlot aux clartés fumeuses,
revirements de nuages roux
et flashes irradiants, les flammes
envolées de toit en toit, rabattues
en zigzags par l'ouragan, créent
des éblouissements de bombes
en cage dans les charpentes
grillées sur pied, l'incendie règne
encerclé par des torrents d'océan,
jusqu'à l'immobilité d'un matin
de braises éparses, foyers fumants
à fleur de sol, jusqu'à la douceur
de rares plumes de feu qui vacillent
encore, dans les tentes de poutres
entrechoquées, soupirs mourants
des marais charbonneux

moins de dernières nuits
que d'enfants à Belle Harbor,
accroche-toi! ni noyade ni bûcher,
tiens bien ta corde, mon petit amour,
dans la guirlande de sauvetage,
l'eau ne t'effacera pas avec le reste,
file, file à flot! bouche au ciel

autour du quartier embrasé,
tandis que la plage disparue
glisse vers les grands fonds,
rognures de sable, éboulements
de maisons qui sombrent tordues,
démantelées, dans un brouillard
sous-marin peuplé de toitures
d'escaliers de fenêtres, bric-à-brac
distendu en plongée, la limite
entre la terre et l'eau a lâché

la mer pénètre surprenante
avec ses emmêlements violents,
tous obstacles étranglés dans
des traînées de câbles, déchirés
sur les pics d'une nuit éclatée,
aux miroirs en lambeaux, amas
hérissés dans le vif du courant,
arbres la tête en bas sur un tapis
retroussé d'un coup de pied

la haute pelle d'eau pousse
plus avant, alourdie de rouleaux
de sable, qui demain tapisseront
le sol jusqu'aux auvents, flot
d'écluse ouverte qui défonce
avec fracas les vitrages, emporte
son dégueulis d'odeurs sans
plus rien de marin, oh ! le parfum
de la mer, l'odeur des molles
brises du large, algues et poissons
dans un bouquet de sel !

de rues discrètes en villes
côtières, dans les écumes
de l'inondation, rivières
souterraines de black-out,
les maisons décollent et
culbutent, craquent repliées
sur leurs propres tonnerres,
remplies comme des baignoires
par assauts continuels, mélanges
malsains de marée et d'égout,
paquets de mer profanée
aux relents de garage, de fosse
d'aisances, ni dehors ni dedans,
des filons d'huile à chauffage
courent dans les rapides,
irisations visqueuses

qui penserait mourir
d'un dernier coup d'œil
dans un sous-sol, ballotté
inerte dans un silence
de houle engouffrée,
pour sauver des riens,
de petites choses ?

un téléviseur, des la-z-boy
dans l'aquarium glauque
pour un peu allumé, teinté
des lueurs de la fournaise
flottante deux rues plus loin,
mais non... le nid crépitant
rentre en lui-même, protégé
par des débordements de mer
grandissante, où la pleine lune
s'allonge roussie dans cent
couchers de soleil rutilants
à minuit, la chaleur plus dense
que la matière à Breezy Point,
débandade en rond d'animaux
d'insectes de poissons brûlants,
dans leur piège qui se consume
inaccessible, désarrois cerné

la mer s'enfle, complice
du feu, rien à faire que d'aller
au bout de la peur, calmes
à cause des enfants, d'effluves
salins en reflux de suie vaseuse,
la submersion battante, l'afflux
massif de luminosité se retirent
sur les ruines, lignes et volumes
aplanis dans les froides odeurs

d'un feu de mer